

MARC LAMBRON

# La nuit des masques

*Roman*

**Flammarion**

Extrait de la publication

# MARC LAMBRON



*Marc Lambron, né sous la Quatrième République, est critique littéraire au Point. Auteur de l'Impromptu de Madrid (Prix des Deux-Magots, 1989).*

## La nuit des masques

A Paris, aujourd'hui. Nathalie et François ont trente ans, de l'argent, un passé de viveurs. Ils inventent des jeux, prennent l'un sur l'autre des paris amoureux. Un soir, Nathalie met François au défi de conquérir une belle inconnue : Sylvia. L'entreprise de séduction tourne étrangement. De Paris à New York, le jeu s'endiable, le libertinage ouvre sur les abîmes de la passion. Un homme, deux femmes. La jalousie, les miroirs, la cruauté jettent le trio dans la nuit des masques, où chacun devient pour l'autre une proie.

De la légèreté à la noirceur, cette comédie sensuelle, placée sous le signe de Lubitsch et de Laclou, est aussi le roman du déchirement amoureux, un apprentissage de la nuit.

Photo Flammarion



9

782080 664594

Extrait de la publication  
FF 6459-90-VIII

99,00FF



# LA NUIT DES MASQUES

**DU MÊME AUTEUR**

**L'impromptu de Madrid**



MARC LAMBRON

LA NUIT  
DES MASQUES

FLAMMARION

Avec le soutien du



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)

© Flammarion, 1990.

ISBN : 9782081301863

*Imprimé en France*

***à Sophie***



# I

« Où allons-nous, seigneur? Voici le lieu du monde le plus sauvage et le plus solitaire, et rien n'y annonce la fête que vous m'avez promise. Où me menez-vous?

– A un spectacle très curieux. »

Marivaux, *La Dispute*

« Gens du monde, gens du vide, fantômes de désirs, partouzards indécis attendant leur Watteau toujours chercheurs sans entrain d'improbables Cythères. »

Louis-Ferdinand Céline,  
*Voyage au bout de la nuit*



La voiture filait sur les routes du Morvan. En quittant Paris il fallait trois heures pour gagner le Trémoy, le manoir de Nathalie. François Grange avait cent fois suivi cette route. Cette nuit-là, il pleuvait. Au sortir d'un village de l'Avallonnais, un lièvre détala dans la lumière des phares. Grange l'évita. Il n'avait plus croisé de voiture depuis dix minutes. Grange, en conduisant, triturait les fréquences de sa radio. Un quatuor à cordes grésilla. École de Vienne. Plans, brisures, tissu dans l'espace. Étrange, dans ce paysage de fermes noyées de pluie. Le mouvement s'achevait. « D'Anton Webern vous venez d'entendre les *Six Bagatelles, opus 9*. Mille neuf cent treize. » Pourquoi les speakers de France-Musique avaient-ils toujours l'air d'enterrer leur mère? Grange chercha une autre station. « ... *to the mooooon, let me fly among those stars... in other words, pleeeeaase be true...* », Frank Sinatra. Au bord de la route des panneaux indicateurs jetaient des noms dans la nuit. Lormes. Corbigny. Châtillon-en-Bazois 23 km. Il aurait dans sa vie entendu Frank Sinatra à vingt-trois kilomètres de Châtillon-en-Bazois.

Grange accéléra : les phares balayèrent une ligne droite. Puis ce fut un village. Passé l'église, il

bifurqua dans un chemin noir, un long tunnel de hêtres au bout duquel on apercevait des lumières. La voiture franchit un portail, roula sur une allée de graviers. Grange consulta sa montre. Il était près d'une heure du matin.

Il distingua dans la trouée le bâtiment principal du manoir, calé à l'angle par une tour. Les fenêtres du salon étaient éclairées. Les bourrasques s'abattaient sur la façade. Il arrêta la voiture devant le corps d'entrée, coupa le moteur. La pluie ruisselait sur le capot. Une silhouette apparut sur le perron et courut vers lui, abritée d'un parapluie. Grange reconnut Jacques, le régisseur. Leurs deux silhouettes, dos ronds, se hâtèrent vers le porche. En marchant, le régisseur glissa à Grange :

– Mademoiselle est déjà couchée. Votre chambre est prête.

Le régisseur referma la porte sur la nuit. Dans le salon où ils étaient entrés, un feu mourant rougeoyait. Grange sentit soudain la trace de la maîtresse des lieux, un parfum de femme. Son regard s'attarda sur les tentures de velours vert frappé, et sur le lustre à girandoles. Tabourets, guéridons et consoles étaient essaimés comme des pièges dans un pré. Un arôme de café flottait sur la pièce. Il repassa du regard les objets. Rien n'avait été déplacé. Les gravures à motifs chinois dormaient dans leur cadre. Une sphère armillaire gîtait dans un angle. Des lueurs passaient sur le plafond de feuilles feu et or.

Ils suivirent un corridor qui donnait sur un esca-

lier. Au-dehors l'orage s'éloignait. Tout était silencieux à l'étage. Le régisseur prit congé de Grange, qui demanda qu'on ne le réveillât pas.

Une fois dans la chambre, François Grange se laissa tomber sur un fauteuil. Il se sentait comme un bernard-l'ermite qui change de coquille. Il se jaugea dans la glace qui surmontait la cheminée, regarda sans voir. Une pendule-baromètre était accrochée aux boiseries à rechampis turquoise. Dans un cadre ovale près du lit, une photographie d'avant-guerre avait été glissée : portrait d'un homme jeune, cheveux ramenés en arrière. On pouvait lire dans un cartouche : « André Jurieu, aviateur ». Grange se leva, alla à la fenêtre, la déverrouilla. Des feuilles déchiquetées étaient plaquées contre les volets. Une odeur de terre humide montait. Grange se pencha un instant au-dehors. L'ombre était noire sous les arbres serrés. Un oiseau de nuit cria.

Avant de s'endormir, il pensa qu'il était sur le domaine de Nathalie. Qu'à quelques mètres de là, son souffle de femme jeune exhalait d'autres rêves. Il savait que des invités étaient attendus le lendemain. Des nouveaux, lui avait-elle dit. Que va-t-elle encore manigancer, songea Grange en refrénant un sourire. Il ne voulait pas deviner. Soudain le sommeil fut sur lui.

L'homme qui dormait entraît à reculons dans sa première trentaine. Les miroirs lui renvoyaient

l'image d'un vieil enfant blond, dressé dans les écoles de la plaine Monceau. Il était né le fils de son père, un agent de change amateur d'art, dont la collection d'impressionnistes était réputée. Dix ans auparavant, la famille de François Grange l'avait poussé vers les offices et les charges. Grange s'y ennuya. Après quelques études à Sciences po, il avait fui les destinées notariales qu'on lui réservait, s'était partagé entre des amies de sa mère et des jeunes filles d'extrême gauche, toutes très adroites.

Quoique à rebours des conventions, sa première jeunesse avait été des plus convenues. En France, chaque génération paie son tribut au foutoir. Il faut, pour rassurer les banquiers, que quelques irréguliers fassent sauter la banque. François Grange avait tenu sa partie. On le disait insolent, sauteur, un beau gâchis qui promettait. Sa famille lui reprochait son oisiveté, puis signait des chèques. Grange avait reçu en legs le tweed et la facilité; il fréquentait donc les tailleurs et les bars.

Quand il eut vingt-cinq ans, son père, de guerre lasse, lui donna deux toiles de sa collection : un Sisley, et une marine de Monet. La vente du Sisley avait procuré à Grange de quoi tenir plusieurs années. Ces quelques centimètres carrés de toile colorée qu'il avait cédés sans remords lui assuraient un train de courtisane. François Grange avait loué un grand studio rue Las-Cases, et il avait vécu. Le Monet dormait dans un coffre.

Quand François Grange se rendait deux fois l'an

aux fêtes de famille, il saluait tout un cousinage d'avocats, de belles-filles soumises et de gendres ilotes qui, ce faisant, étaient en passe de réussir. Tout était en ordre. Sachant que pour dix fourmis il faut une cigale, la bourgeoisie protège ses ludions du sceau des hypothèques. Comme on entre au couvent, Grange était mandaté pour faire la nouba.

Et pourtant ce déserteur ne manquait pas de finesse. Il lisait beaucoup, était même devenu au fil des années assez érudit. L'été de ses vingt-sept ans, il flatta la crédulité de l'une de ses maîtresses en se prétendant écrivain. Par gageure, il rédigea sous ses yeux le début d'un roman. Il plaqua la fille et acheva le roman. Le texte circula, fut mis sous les yeux d'un éditeur, qui le publia. Contre toute attente, Grange fut applaudi. Cet otage des notaires et des impressionnistes se trouvait enfin une raison sociale. Il en fut le premier étonné, mais ne se déroba pas. Il paya sa dette à Sisley en signant un deuxième ouvrage, qui lui valut l'estime de quelques lectrices.

Aux dernières nouvelles, Grange faisait donc l'écrivain, comme d'autres jouent au golf. Il découvrait dans ces signes qu'il griffonnait sur le papier une chorégraphie qui lui rappelait les mambos les plus retors. Il s'y adonnait, et il s'y perdait. Ce blond contraint qui virait à droite et penchait à gauche entraînait dans des années incertaines. Sa vie se dessinait dans le cadre d'un tableau vendu, d'une toile absente. Il écrivait modérément, mais

lisait beaucoup. Ces derniers temps, à la consternation générale, il s'était entiché de Mauriac. Kitsch, lui disait-on, et sulpicien. Diabolique et moderne, rétorquait Grange. Mais tout le détournait de Malagar, et d'abord les dames. Elles exigeaient généralement de lui quelques simagrées sentimentales. Grange avait la politesse de ne pas les décevoir. Il faisait donc l'arlequin, l'apache des canapés. L'homme de plaisir.

Mais les femmes l'inquiétaient. De plus en plus. Il voyait ses amies changer incroyablement. Passé vingt-cinq ans, elles n'avaient plus d'affection vraie pour les hommes. Elles tuaient en elles-mêmes la nymphette, elles reprenaient le maintien, la voix de leurs mères. Il fallait payer. Anneaux, traites, chantages. A trente ans, soit elles consultaient des psychiatres, soit elles surveillaient des berceaux. Étaient-elles seulement heureuses? Il n'en était pas sûr.

Grange contournait. Il recherchait les très jeunes filles et les trentenaires avisées. Les unes et les autres se trouvent encore, surtout les unes. Dans une soirée, on l'avait récemment soumis au questionnaire de Proust. Qualité préférée chez l'homme? Le courage, répondait Grange. Qualité préférée chez la femme? L'intelligence, et l'indulgence. Ensemble. On lui avait objecté que la prédilection pour les femmes de tête est l'indice d'une propension au vice. Et que l'on trouve à Paris, par les temps qui courent, plus de femmes intelligentes que d'hommes courageux. C'est toute la question,

avait songé Grange : comment apparier des fines mouches solitaires avec des pleutres satisfaits ?

L'argent qu'il avait tiré du Sisley s'épuisait. Il se demandait ce que seraient les années Monet.



Au réveil il était midi. Grange, étonné d'avoir dormi dix heures d'affilée, fut d'un bond à la fenêtre. Un ciel gris de matinée finissante tombait sur les frondaisons. Il sonna. La femme de chambre ne fut pas longue à déposer à son chevet un plateau. Plié près de la théière et des toasts, un exemplaire du *Journal du Centre*. Lorsque Grange le déplia, une enveloppe en tomba. Il la décacheta, reconnut l'écriture de Nathalie étirée sur deux feuillets.

– Quelle graphomane ! grogna-t-il.

Il parfuma sa lecture au thé citron, déchiffra :

*François,*

*Il est déjà onze heures, je file déjeuner chez les Champlain, au château de la Vieille-Montagne. Je te laisse dormir, cette fois. Je reviens vers seize heures. La maison est à toi, comme d'habitude. Les autres arrivent en fin d'après-midi, et reste-*

*ront pour la nuit. J'essaie une distribution inédite, avec quatre nouveaux. Voilà le mode d'emploi :*

*– J'ai invité Claire, d'abord. 27 ans, école de commerce, travaille dans une banque d'affaires. A mon avis, une des plus redoutables brise-couilles de la place. Elle est restée yuppie alors que la mode en passe. Avance dans la vie comme la VII<sup>e</sup> Flotte en Méditerranée : radar, salves, missiles en alerte. Calibre les mâles au logiciel, avec toise, rayons X, scanner. Probablement malheureuse. Elle cherche le maître étalon et, d'après ce que j'ai vu, jette toujours son dévolu sur des hommes fades.*

*– Et puis Laszlo. 35 ans (?), pianiste hongrois. Élève d'un élève de Clara Haskil. Prétend avoir fui son pays en montgolfière, vers 1978 (aujourd'hui, un visa suffirait). Très bien dans Granados et Ravel. Muet en société jusqu'à vingt-trois heures. Se lance ensuite dans des plaintes sur la grandeur perdue de l'Autriche-Hongrie, qui émeuvent les salons. Dans ces moments-là, deux tics : il cligne des yeux comme un hibou et souffle constamment sur ses doigts. Aurait été violé à plusieurs reprises par des maîtresses de maison subjuguées. Moi, peut-être?*

*– Tu verras Alexandra. 25 ans, native de Caroline du Sud, famille d'industriels du coton. Suit des cours de restauration à l'école Boulle.*

incapables de l'oublier. Sans doute n'était-il pour elle, qui à un moment de sa vie lui avait tant été, qu'une intermittence, un figurant qui n'aurait pas ses dernières pensées. Mais il sentit, dans ces minutes où passait la mort, la grâce des heures que la vie lui avait données; et que le bonheur est toujours d'autrefois.

Des lueurs d'aube éclairaient les rideaux. Grange avait les yeux ouverts par l'insomnie. A neuf heures cinquante-sept, ce matin-là, une dépêche d'agence annonça la mort de Sylvia.

*Cet ouvrage a été réalisé sur  
Système Cameron  
par la SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT  
Mesnil-sur-l'Estrée  
pour le compte des Éditions Flammarion  
le 28 juin 1990*

*Imprimé en France*  
Dépôt légal: août 1990  
N° d'édition: 12661 – N° d'impression: 14915